

Avant-propos

Jean-Pierre Pichette

Volume 6, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039330ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039330ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société Charlevoix
Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1203-4371 (imprimé)

2371-6878 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Pichette, J.-P. (2005). Avant-propos. *Cahiers Charlevoix*, 6, 5–12.
<https://doi.org/10.7202/1039330ar>

AVANT-PROPOS

Jean-Pierre Pichette

Quatre nouvelles études, portant sur des sujets d'ordre économique, culturel, historique, sociologique et ethnologique, forment la matière de ce nouveau Cahier, le sixième de la Société Charlevoix. Depuis sa dernière parution, plusieurs changements sont intervenus au sein de notre collectif: parmi les membres actifs, Simon Laflamme, le plus récent élu, nous offre ici sa première étude, tandis que Fernand Ouellet, notre doyen devenu membre émérite, livre sa sixième. Par ailleurs, nouvelle moins gaie, la mort de Fernand Dorais, survenue en 2003, peu après la publication du cinquième cahier, nous a un peu surpris et nous attristé; la notice nécrologique de ce cofondateur et membre émérite figure à la fin de cette présentation.

C'est vers la région d'Ottawa que Fernand Ouellet dirige maintenant son attention. On se rappellera que les trois premières études qu'il présenta dans les Cahiers Charlevoix s'étaient attachées à situer les Franco-Ontariens dans l'univers canadien en tirant des données comparatives des recensements du Canada jusqu'en 1911. Par la suite, il inaugura un autre cycle en focalisant sur des régions de l'Ontario français à l'époque du recensement de 1871: d'abord, Hawkesbury et Alfred dans l'Est, puis Malden et

Sandwich dans le Sud-Ouest; il clôt à présent ce triptyque par l'analyse d'Ottawa, un centre résolument plus urbain. Considérant les diverses communautés ethniques en présence selon des points de vue éprouvés (origine géographique et ethnique, religion, alphabétisation, moment d'arrivée, territorialité, etc.) et qui ont hiérarchisé ces groupes, notre collègue retrouve et confirme les « disparités socio-économiques et culturelles » qu'il avait antérieurement observées. Il montre ainsi que le succès des établissements homogènes canadiens-français aux chapitres religieux et linguistique était assorti d'aspects négatifs formant des barrières à l'amélioration de leurs conditions socio-économiques: un taux élevé d'analphabétisme lié à l'infériorité sociale qui en découlait. Il fait voir en outre que la minorité anglo-protestante (Anglais, Écossais, Allemands et Irlandais), qui dominait alors la vie économique et sociale d'Ottawa, distançait largement la majorité catholique et que, parmi celle-ci, les Irlandais, à leur tour, devançaient les Canadiens français; les rivalités entre ces deux communautés se logèrent donc à un autre niveau puisqu'elles se disputaient les emplois subalternes et le pouvoir à l'intérieur de l'Église. Selon l'auteur, les appuis politiques des Canadiens français et l'énorme pouvoir de l'Église du Québec jouèrent abondamment en leur faveur au détriment du groupe irlandais catholique.

Pour sa part, Gaétan Gervais s'intéresse au réseau paroissial franco-ontarien. Outil de survivance ou institution sociale, la paroisse fut, avec l'école, cet appareil polyvalent qui fédéra les élites canadiennes-françaises, au temps où langue française et religion catholique fusionnaient, et qui marqua profondément, sur les plans culturel, social, éducatif et économique, la vie des Franco-Ontariens. Le survol historique de deux siècles et demi et le balayage géographique que l'auteur propose font plus que « montrer la concomitance entre une carte des églises du réseau franco-ontarien de paroisses catholiques et les régions de peuplement franco-ontarien ». Car, si cette problématique paraît aller de soi, les instruments de

recherche pour la démontrer étaient jusqu'ici inexistantes. Le tableau qu'il brosse constitue précisément un outil de recherche par lequel il dénombre, répertorie et localise par diocèse, en datant leur fondation, chacune des 258 paroisses qu'il a recensées entre 1767 et 2000, et qu'il a représentées par une série de dix-huit tableaux et d'autant de cartes qu'il a fait préparer. Ainsi, les relations entre l'expansion démographique de ce peuple, qui se déploie au gré des activités de travail (commerce des fourrures, colonisation, exploitations forestières, agricoles, minières, ferroviaires et industrielles), et l'établissement des paroisses apparaissent clairement. Ce texte, qui définit le cadre dans lequel s'agitent les questions religieuses et nationales (paroisses françaises et paroisses bilingues), est aussi le prélude à un répertoire complet des paroisses franco-ontariennes auquel notre collègue travaille depuis quelques années.

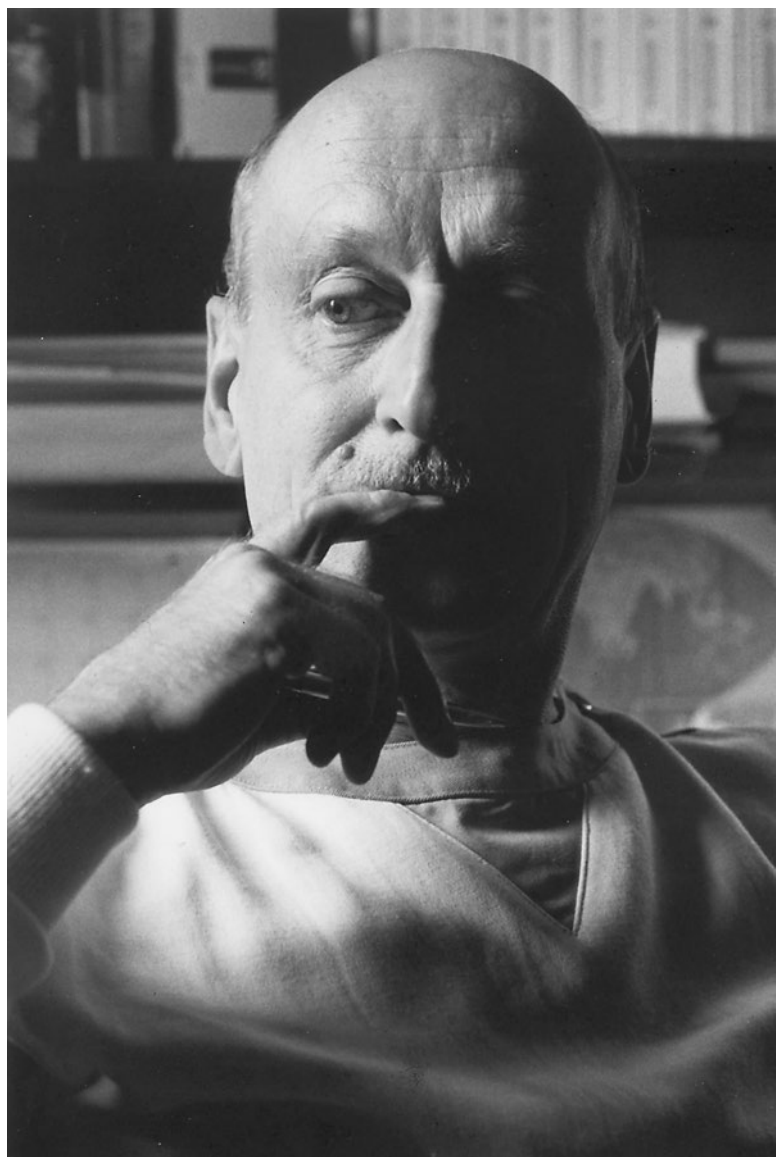
Après un premier article consacré à décrire et à situer dans l'espace et dans le temps les formes d'une sanction rituelle du mariage franco-ontarien, Jean-Pierre Pichette ajoute un deuxième chapitre à son étude et se met en quête de l'origine de la « danse sur les bas ». Comme cette tradition est attestée dans les recoins de la francophonie d'Amérique et inconnue des populations anglophones, il se tourne naturellement vers la France. Bien que, là aussi, des expressions métaphoriques et de nombreuses pratiques stigmatisent l'aîné devancé dans le mariage par son cadet, il n'y a rien de comparable aux rituels canadiens-français. Explorant alors la filière britannique, il débusque, depuis la danse aux pieds nus de La Mégère apprivoisée de Shakespeare jusqu'à la danse dans l'auge décrite par des folkloristes et des curieux au XIX^e siècle, des parallèles de la plupart des variantes qui ont cours en Amérique française. Cette constatation l'amène à s'interroger sur le cheminement probable de cette coutume, dans laquelle les Bretons, les Celtes français, auraient pu jouer un rôle déterminant de diffuseurs au temps de l'émigration française au Canada. Sans découvrir chez eux les formes

qui manifesteraient ce rôle, l'auteur relève néanmoins dans le personnage du baz-valan, ou entremetteur de mariage, de nombreux indices qui appuient son hypothèse : son statut de célibataire, le port de bas colorés et dépareillés dans l'accomplissement de sa charge, et la danse avec la mariée comme récompense. Si l'influence celtique est certaine, son lieu, en France ou au Canada, reste à déterminer.

La Société Charlevoix se réjouit d'accueillir la première contribution de Simon Laflamme, professeur de sociologie à l'Université Laurentienne, élu en 2002 au neuvième fauteuil. L'étude que notre nouveau collègue livre ici est tirée d'une enquête menée à Sudbury en 2001 et en 2002 auprès de plusieurs centaines de personnes pour connaître la place des médias et la fréquence de leur utilisation dans les familles franco-ontariennes en comparaison des familles anglophones. À l'exception du domaine de l'informatique (ordinateur, courriel et toile électronique), il note peu de distinctions entre les deux groupes culturels en ce qui a trait à la possession et à l'usage des appareils et moyens de communication (téléviseur et magnétoscope, téléphone et télécopieur, lecteur de disques, radio et chaîne audio, livre, correspondance), car tous les deux s'inscrivent dans un même « processus simultané d'homogénéisation et d'hétérogénéisation » propre à la société postmoderne. Il note toutefois que l'âge et l'instruction ont une incidence sur l'usage des nouvelles technologies plus marquée même que la langue des usagers. Son analyse ouvre ainsi la porte sur un autre volet qui envisagerait les contenus véhiculés, les messages produits et consommés.

Respectant la pratique établie au numéro précédent, nous reportons en fin de cahier, à la rubrique « chronique », les autres nouvelles de la Société Charlevoix et de la Société des Dix.

IN MEMORIAM



FERNAND DORAIS

FERNAND DORAIS (1928-2003)

Le jeudi 16 janvier 2003, notre collègue Fernand Dorais est décédé à Saint-Jérôme. Cofondateur de la Société Charlevoix, il en occupa le troisième fauteuil de 1992 à 1997 puis fut élu membre émérite en 1998. Né à Saint-Jean-sur-Richelieu, au Québec, le 8 mars 1928, il fréquenta l'Académie commerciale puis le Collège de Saint-Jean-d'Iberville où il obtint son baccalauréat en 1949. Il poursuivit sa formation à l'Université de Montréal (licence en lettres françaises, 1953) puis aux facultés jésuites de l'Immaculée-Conception de Montréal (licence en philosophie, 1955; licence en théologie, 1962); il fut ordonné prêtre en 1961. Plus tard, il inscrivit encore une thèse de doctorat en Sorbonne et à l'Université de Montréal; il en résultera un fort manuscrit, « Approximations de l'Humain dans le Journal de Charles Du Bos », qui ne fut pas reçu et resta inédit (Paris-Montréal, 1963-1969, 965 p. ms.). Après un stage d'enseignement au Collège Sainte-Marie (Montréal, 1955-1958) et au Cégep Lionel-Groulx (Saint-Jérôme, 1967-1969), il devient professeur de littérature française et québécoise à l'Université Laurentienne et ainsi il passera à Sudbury le reste de sa carrière active jusqu'à sa retraite en décembre 1993. Un an plus tard, il rentre à la Maison des jésuites de Saint-Jérôme pour des raisons de santé.

Fernand Dorais était particulièrement fier de son rôle de professeur, pour lequel il reçut le Prix d'excellence dans l'enseignement de la Laurentienne (1993), et accordait une belle place à l'animation socioculturelle auprès des étudiants franco-ontariens : il se réjouissait d'ailleurs d'avoir inspiré la création de CANO, la Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario première manière, et de la Nuit sur l'étang comme son « meilleur titre de gloire », comme également de sa participation à la naissance de la maison d'édition Prise de parole. Il est l'auteur de plusieurs dizaines d'articles, de chapitres de livres et de comptes rendus. Avec l'aide de René Dionne, professeur de littérature franco-ontarienne de l'Université d'Ottawa, il a réuni les plus importants de ces textes dans deux livres : Entre Montréal... et Sudbury. Pré-textes pour une francophonie ontarienne (Sudbury, Prise de parole, 1984) et Témoins d'errances en Ontario français. Réflexions venues de l'amer (Hearst, Le Nordir, 1990). Ces travaux lui ont mérité le Prix Omer-Legault (1993) de l'Institut franco-ontarien et le Prix du Nouvel-Ontario (1993). On lui attribua encore la paternité d'un ouvrage de création, qui fit scandale, Hermaphrodismes (Sudbury, Prise de parole, 1975), mais qu'il récusait parce qu'il jugeait cette publication « partielle et partiale ».

Fernand Dorais, notre ancien collègue, a marqué à sa façon le milieu nord-ontarien. Nous renvoyons le lecteur au bel hommage que Michel Gaulin lui a rendu dans la troisième livraison de nos Cahiers Charlevoix : « Fidélité à soi et au devenir franco-ontarien : Fernand Dorais essayiste » (Cahiers Charlevoix 3, 1998, pp. 179-196).